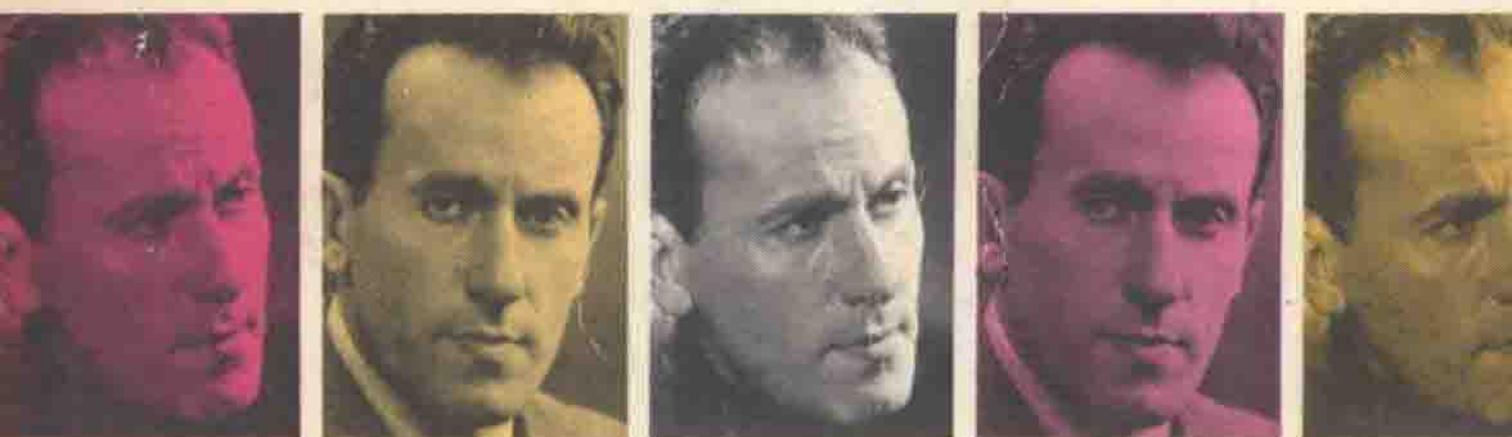


René Char

Fureur
et mystère



Préface d'Yves Berger

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

RENÉ CHAR

Fureur
et mystère

PRÉFACE DE
YVES BERGER

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1962.*
© *Éditions Gallimard, 1967, pour la préface.*

Fureur et mystère (*Fureur contre quoi? Mystère de quoi?*) rassemble une part importante des poèmes que René Char écrivit entre 1938 et 1947 et dont beaucoup ont fait l'objet d'une publication en recueil¹. Quelque dix ans, donc, ce qui n'est pas rien : nous avons affaire à une somme poétique, ici, qui doit permettre à chacun de connaître le poète par de nombreuses pièces et, puisqu'elles s'étendent sur dix ans, de le suivre (le surprendre) dans la diversité de ses thèmes, ses sujets, son art et de décider si son inspiration et son expression, au fil du temps, ont changé ou, au contraire, posent leurs beautés dans le piétinement, le ressassement, la reprise...

Des poèmes de « Seuls demeurent », qui ouvrent *Fureur et mystère*, à ceux de « La Fontaine narrative », qui le ferment, et à travers « Feuilletts d'Hypnos », les formes sont les mêmes : le poème en prose, grand ou petit ; la prose axiomatique (ou aphoristique) ; le verset, la strophe ; le poème, assonancé ou non, divisé en strophes de valeur quantitative inégale ; le distique, le tercet, le quatrain libres ; la ligne

1. *Seuls demeurent* (1945) ; *Feuilletts d'Hypnos* (1946) ; *Le Poème pulvérisé* (1947).

inégale, à valeur graphique. Presque toujours, l'éclair ou le grand souffle. Une exception : « Feuilletts d'Hypnos », que René Char, modeste, appelle des « notes ». Il les prit entre 1943 et 1944 alors que, résistant sous le nom de capitaine Alexandre, il se battait. Avec ce recueil, rien qui ne relève d'une oppressante poésie, mais rien qui soit poème. Aucun vers. Sans doute devons-nous entendre que, dans le danger, la mort quotidienne, le poète n'a plus temps et liberté de composer, grouper — distribuer ses blancs. Mais les « Feuilletts d'Hypnos » ne sont une exception qu'à ce titre, purement formel. Ce qui frappe, ici, dans ces pages pleines de bruit et de fureur, c'est que René Char, malgré la provocation de l'occupant, n'est guère plus en état d'insurrection que dans « Seuls demeurent » des années avant ou, des années plus tard la guerre finie, dans « La Fontaine narrative ». Ce poète tendre et douloureux, sans patience et coléreux, dont le cœur en souci saigne et tremble pour le présent, le devenir de l'homme, dont il énonce la grandeur, dénonce et fustige la petitesse, ce poète est la proie d'une vision noire du monde, où la guerre avec ses ravages, ses infamies, ajoute peu. Il se décrit, dans « Feuilletts d'Hypnos », au cours d'une embuscade, un colt à la main. Il l'a toujours eu. L'univers de René Char, entre des repos qui sont des louanges apaisées, extasiées sur les êtres, les bêtes, les choses, est celui de l'Apocalypse. Le vocabulaire, les images en donnent la preuve.

On verra, plus loin, comment les poèmes de Fureur et mystère méritent le premier mot du titre : Fureur (Le Mystère serait celui de la poésie, que René Char est infatigable à interroger et sans doute aussi le mystère de l'obstination mauvaise des hommes à ne pas se défaire de la part de nuit, de crimes en eux, à l'aggraver, au contraire — alors que la grâce et l'aptitude à la lumière baignent la moitié, au moins, de leur nature). Ce qui importe c'est, pour com-

mencer, à travers quelque cent poèmes et par le biais de cinq ou sept exemples entre cinquante que l'on pourrait donner, évidents, aveuglants, de se faire une idée de René Char : ses visions d'Apocalypse, par la suite, surprendront moins — le confirmeront à nos yeux. Aux lecteurs de *Fureur* et *mystère* est réservée la découverte d'un vocabulaire qui dessine le portrait d'un homme (un poète) volontaire, énergique, tendu d'impatience, frémissant, à la force considérable et animale. Rien ne le provoque plus que l'immobilité (c'est-à-dire : l'acceptation, le statu quo, la résignation). Ainsi s'expliquent ce vocabulaire, ces images de mouvement. Le mouvement : non pas souple, insinuant. Mais rapide, fort, violent, voire brutal. Exemple : « Qu'il sente s'élaner dans son corps l'électricité du voyage ». Dans le même recueil : « L'Entente a jailli de tes épaules ». Puis : « ... Ils précédaient le pays de leur avenir qui ne contenait encore que la flèche de leur bouche... ». La terre, ailleurs : « s'éjecte de ses parenthèses illettrées ». Le poète prononce ce vœu pour lui, pour nous : « Être du bond. N'être pas du festin, son épilogue ». Dans « Feuilletts d'Hypnos » : « ... J'ai levé la loi, j'ai franchi la morale, j'ai maillé le cœur... ». Il est question aussi «... du voyage de l'énergie de l'univers ». Sept exemples, sept preuves, entre cinquante.

Une grande impatience. De la stupeur, de l'effroi, de l'exaspération à constater que les hommes, malgré les mises en garde du sage et du poète, vont leur train aveugle et dévastateur. D'où ce colt métaphorique. Également, de l'énergie à revendre (à donner, à partager). Et qui s'ébroue aux spectacles du monde : celui des choses sur la terre et au ciel, celui des hommes sur la terre. Qui en rajoute, aussi : par tempérament, René Char est fait pour les images paroxysmiques, les tableaux de sang et brûlants, l'affrontement des couleurs ennemies, les paysages mégalithiques, les volcans

en éruption, les fresques de carnage, le crime individuel, le génocide, les visages et les corps tourmentés, la générale hostilité, tout un Moyen Age de la souffrance et de l'homicide — le contraire de l'Isle-sur-Sorgue la douce, la calme, la plate, avec ses vergers, sa rivière, ses tomates et ses asperges où, par goût de l'anecdote, on voudrait enfermer, avec le poète, son œuvre :

Les preuves foisonnent en exemples, ici de même :

« *La boue enflammée de la forge* »

La mince nuit de métal éclate

« *Que le jour te maintienne sur l'enclume de sa fureur blanche !* »

Les « *eaux* » sont « *cousues de vieux crimes* » et de « *verte foudre* »

Dans « *l'an du vent où guerroye un vieux nuage* »...

Le poète s'« *appuie un moment sur la pelle du déluge* » et ses « *sueurs d'agneau noir* provoquent le sarcasme »

Louis Curel de la Sorgue : « *La crémaillère du supplice en collier à ton cou* »

« *Anneau tard venu, enclavé dans la chevalerie pythienne saturée de feu et de vieillesse...* »

Le sang des enfants est « *martyrisé* » et le poète :
« *Le ciel dont vous disiez le duvet, la Femme dont vous trahissiez le désir, la foudre les a glacés.*

Châtiments! Châtiments! »

« *J'ai répliqué aux coups. On tuait de si près que le monde s'est voulu meilleur. Brumaire de mon âme jamais escaladée, qui fait feu dans la bergerie déserte? »*

« *La pyramide des martyrs obsède la terre* »

« Comète tuée net, tu auras barré sanglant la nuit de ton époque »

« Je suis aujourd'hui pareil à un chien enragé enchaîné à un arbre... »

« ... L'homme au teint de mouchard tuméfiait partout la beauté bien aimée. Vieux sang voûté... »

« ... Les jours grandissent,
Plus avides, plus imprenables que les nuages
qui se déchirent au fond des os. »

Et la suite, probante, de cette même encre convulsée, splendide.

Non pas que René Char, faut-il le dire, soit tout entier dans ses visions d'Apocalypse, dans cette illustration et dénonciation de la terreur. Justement, la contre-terreur : « La contre-terreur c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies, c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant, c'est l'ombre, à quelques pas, d'un bref compagnon accroupi qui pense que le cuir de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous a fixé rendez-vous ! » C'est le Comtat Venaissin, ses vieilles maisons, Sorgues, le Ventoux, les hommes à l'image du cœur de Louis Curel, les allitérations : « Dans la luzerne de ta voix tournois d'oiseaux chassent soucis de sécheresse » et, plus loin, la beauté absolue dans l'absolue simplicité : « Beauté, je me porte à ta rencontre dans la solitude du froid. Ta langue est rose, le vent brille.

Le seuil du soir se creuse. » Encore : « Ce soir un village d'oiseaux — Très haut exulte et passe ». De même que l'ubac suppose l'adret, la haute tension la basse, la sainte et tonnante colère appelle, dans une égalité de ferveur, un regard moins emporté, plus serein, comme abandonné aux spectacles. La contre-terreur, c'est encore le grand rêve, le grand espoir d'innocence qui coule son eau obstinée partout dans un recueil que balait le vent desséchant des méfaits, forfaits. C'est entendu, l'humanisme, aujourd'hui, n'est pas très bien porté. Appelant de ses vœux et de ses actes « l'homme requalifié », René Char « acharné à tromper son destin avec son contraire indomptable — l'espérance », donne au poète mission de changer, par son exemple et par le verbe, la trop (in)humaine condition : dans le sens de l'élargissement, de l'amplification, de la démesure. Il dira : « Déborder l'économie de la création, agrandir le sang des gestes ». Économie : le mot (et la chose) qu'il semble véritablement haïr. Les réflexions en forme d'éclairs axiomatiques sur le secret de l'homme voisinent ici avec la méditation sur les secrets du monde et il nous est révélé que « la conscience » en est à son « aurore ».

La poésie, enfin. Poésie du vœu pressant, de l'oracle, de l'apostrophe, de l'invocation, de l'interpellation, ce qui lui donne de la familiarité sans lui enlever rien de sa hauteur et de sa noblesse, elle existe surtout, on l'a vu, dans le raccourci, la concision, le laconisme. Par un paradoxe que je serais bien en peine d'expliquer, la langue de René Char, assurément éloquente, va au poème « pulvérisé », réduit, émietté, mille éclats de mica, ou à la parole en « archipel » : sur la mer blanche de la page, des aphorismes serrés, comme des groupes d'îles. Mais c'est la métaphore qui fonde la poésie de René Char : son originalité, ses beautés. La métaphore, à peu près jamais la comparaison — et on compterait sur les doigts d'une main les poèmes où apparaît la conjonction

(de comparaison) comme. On lit : « Les arêtes de notre amertume... L'aurore de la conscience... Le moulin à soleil... Les routes de la mémoire... L'embuscade des tuiles... L'aumône des calvaires... Otages des oiseaux, fontaines... L'amande de l'innocence... Le poignet de l'équinoxe... ». René Char, de tous les poètes aujourd'hui, est le plus grand marieur de mots. Je ne parle ici que des mots les moins faits, par leur sonorité ou leur sens, pour aller ensemble. Des mots que la fatalité de leur nature vouait à ne se rencontrer jamais. Non seulement le poète juxtapose le concret au concret, le concret à l'abstrait, mais encore les mots abstraits entre eux, qui prennent là un éclat jamais vu. Notre perception ordinaire du monde s'en trouve ruinée et, sur ces décombres, brille un nouveau soleil. On comprend l'autre ambition, l'autre espoir de René Char, évoqués plus haut : ce que l'on peut faire avec les mots, pourquoi ne le réussirait-on pas avec les hommes ?

Pourquoi le cacher ? Ce n'est pas une poésie facile. Ses difficultés sont à proportion, en nous, des vieilles habitudes de voir et de leur résistance : René Char ou la jeunesse des mots, du monde... Il faut le lire et le relire pour, peu à peu, sentir en soi la débâcle des vieilles digues, de l'imagination paresseuse... Poésie qui se gagne, comme la terre promise de la légende et de l'histoire : celui-là qui y plante sa tente, qu'il soit assuré de s'en trouver plus fort et plus juste.

Yves Berger.

Ce volume contient :

**SEULS DEMEURENT
FEUILLETS D'HYPNOS
LES LOYAUX ADVERSAIRES
LE POÈME PULVÉRISÉ
LA FONTAINE NARRATIVE**

Seuls demeurent

(1938-1944)

